Document généré le 13 juil. 2025 03:53

Ethnologies

Apprivoiser la ville : le cas des ouvrières de Dominion Corset

Dominique Sarny

Volume 16, numéro 1, 1994

Ethnologie urbaine
Urban Ethnology

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1083300ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1083300ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sarny, D. (1994). Apprivoiser la ville : le cas des ouvrières de Dominion Corset. *Ethnologies*, *16*(1), 73–84. https://doi.org/10.7202/1083300ar

Résumé de l'article

Fondée à Québec en 1886,lacompagnieDominionCorsets'estrapidement imposée dans la création et la fabrication de sous-vêtements féminins à l'échelle mondiale. Inscrite au coeur du monde urbain, Dominion Corset était plus qu'un simple lieu de production. On a pu, en effet, mettre en évidence le rôle que l'entreprise jouait dans la dynamisation de plusieurs fonctions qui rythmaient la vie du quartier et de la ville. L'originalité d'une démarche proprement ethnologique dans un contexte entrepreneurial et urbain tient aux informations recueillies directement auprès de ceux et celles qui font et vivent l'entreprise, ce qui permet de découvrir le rôle de ces derniers dans la ville et le rôle qu'a joué la ville dans leur vie.

Tous droits réservés © Ethnologies, Université Laval, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

APPRIVOISER LA VILLE: LE CAS DES OUVRIÈRES DE DOMINION CORSET*

Dominique SARNY
Laboratoire d'ethnologie urbaine
CÉLAT
Université Laval

Introduction

Cet article esquisse les grands traits d'un lieu de production en milieu urbain. On montrera rapidement comment des hommes et surtout des femmes ont perçu cette entreprise, leur rôle dans la ville et le rôle qu'a joué la ville dans leur vie. Nous nous situons au niveau des «gens de la base»: ouvrières, contremaîtresses, personnel de bureau et dessinateurs, ceux et celles qui habituellement n'ont pas voix au chapitre mais qui n'en sont pas moins le véritable noyau et la force de l'entreprise. Nous avons ici affaire à une première image de l'entreprise, une première image des femmes qui y travaillaient. Nous voyons donc l'émergence d'une entreprise dans le milieu urbain et comment, par elle, des femmes apprivoisaient la ville sinon se l'appropriaient.

Les entrevues menées par le Laboratoire d'ethnologie urbaine auprès des ouvrières de Dominion Corset s'inscrivent à la suite d'un premier projet que la Ville de Québec confiait en 1990 au Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (CÉLAT) de l'Université Laval. Il s'agissait alors d'effectuer une étude ethnologique de la compagnie F.-X. Drolet en vue de la mise en valeur des bâtiments qu'elle avait récemment achetés. À la suite de ce premier mandat, le Service de l'urbanisme de la ville souhaitait reprendre le même type d'étude pour une autre usine désaffectée, la Dominion Corset, pour élaborer un concept d'interprétation. Le mandat fut confié au Laboratoire d'ethnologie urbaine. Les enquêtes ont été menées par une équipe de neuf étudiants dans le cadre d'un stage d'ethnographie offert à l'hiver de 1992 à l'intérieur du programme d'Arts et traditions populaires de l'Université Laval (maintenant appelé Ethnologie des francophones en Amérique du Nord).

L'étude a été réalisée auprès de 20 informateurs, 12 femmes et 8 hommes, anciens travailleurs chez Dominion Corset dont la moyenne d'âge est de 68 ans (la plus âgée des informatrices est née en 1902). Neuf des informatrices sur 12

---

* Cette communication présentée en novembre 1992 constitue un premier état de la synthèse qui a conduit à l'élaboration de l'ouvrage *Les ouvrières de Dominion Corset à Québec, 1886-1988.*

étaient ouvrières, les 3 autres ont occupé un poste de contremaîtresse. Trois femmes ont travaillé comme employée de bureau, comme infirmière et comme modèle (mannequin); une quatrième fut ajusteuse. Les hommes ont tous occupé un poste de responsabilité, soit à la direction d'un service ou comme contremaître, ou encore comme dessinateurs. Déjà une première remarque s'impose: l'attribution des tâches en fonction des sexes. La très grande majorité des femmes étaient des ouvrières, opératrices ou couturières. Nous nous trouvons dans un monde de femmes dirigé par des hommes. Dans ce cadre, tout comme dans la famille et la société de l'époque, l'homme se croyait investi d'une autorité qui l'incitait à encadrer et à protéger la femme.

La compagnie Dominion Corset s'est imposée dans la création et la fabrication de sous-vêtements féminins (corsets, gaines, soutiens-gorge, culottes, bas-culottes, vêtements de nuit et autres modèles de lingerie féminine) d'un bout à l'autre du Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande, en passant par l'Europe et les États-Unis. Elle a été une des premières industries manufacturières de ce genre en Amérique du Nord. La figure imposante de son fondateur, un contexte socio-économique favorable — si on élimine la dure crise des années 1930 et les cinq années que durèrent la deuxième guerre mondiale — et une main-d'œuvre féminine à bon marché ont certainement contribué au succès de Dominion Corset; au moins jusqu'à sa phase de déclin amorcée dans les années 1970 qui conduisit à sa fermeture en 1988.

Rappel historique

Le 13 octobre 1886, Léon Dyonnet, manufacturier de corsets, et Georges-Élie Amyot, marchand, tous deux de Québec, s'associèrent légalement pour « faire commerce ensemble comme "fabricants de corsets"» sous les noms et raison sociale «Dyonnet & Amyot[1]». La petite entreprise commence bien modestement au pied de la rue de la Couronne, dans la basse ville. Un an plus tard, elle déménage au coin des rues Nelson et Colomb. Au mois de mars 1888, à la suite du départ de Dyonnet pour le Brésil, la société se dissout avec le consentement des deux associés. Georges-Élie Amyot décide de faire fonctionner seul la manufacture déjà en place, connue désormais sous le nom de «Dominion Corset Manufacturing Company». C'est le début d'une longue suite de réussites. Déjà en 1889, une succursale de Dominion Corset fut créée à Montréal sur la rue Notre-Dame et une autre à Toronto, en 1892, sur Bay Street. Au mois d'octobre de la même année, la compagnie se transportait au coin des rues Arago et Saint-Vallier.

1. «Déclaration de société Dyonnet et Amyot», le 13 octobre 1886. À l'occasion de son centenaire, en 1986, la compagnie précise dans *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Creations Daisyfresh*, à la p. 3: «La compagnie a été fondée en 1886, sous le nom de "D. & A. Corset".»

En octobre 1897, Georges-Élie Amyot fit l'acquisition de l'ancienne manufacture de chaussures Guillaume Bresse et Cie, rue Dorchester sud, qu'il restaura et fit aménager à grands frais afin de s'adapter aux exigences du marché: son usine sera la plus grande manufacture du genre au Canada. Les déménagements successifs étaient désormais terminés. Dominion Corset s'implanta définitivement à l'angle du boulevard Charest et de la rue Dorchester. Au mois de mai 1911, un grave incendie causait de lourds dommages à l'édifice, le détruisant «presque de fond en comble[2]». En juillet, sans interrompre pour autant la fabrication de ses corsets, Amyot entreprit la reconstruction de son édifice selon des plans plus modernes tout en préservant le style victorien de l'époque; il s'agit de l'édifice que nous pouvons encore voir de nos jours. C'est en décembre 1911 qu'eut lieu, en grande pompe, l'inauguration des nouveaux locaux. «On peut dire sans exagérer, écrit-on dans un journal local, que cette manufacture est l'une des plus belles du pays et même du continent[3].»

En 1920, le fils du fondateur, Louis-Joseph-Adjutor Amyot, devient le directeur général de la compagnie. Le chiffre d'affaires monte à 2,5 millions de dollars. Dix années plus tard, en 1930, Georges-Élie Amyot décède. En 1947, on compte 1 000 employés chez Dominion Corset. C'est en 1965 que Pierre Amyot, fils d'Adjutor, devient président. En 1968, la compagnie peut compter sur 5 300 clients-distributeurs qui vendent la production de 1 037 employés (833 à la production, 166 dans les bureaux, 38 sur la route en tant que représentants). En 1973, pour la première fois depuis la création de l'entreprise, la famille Amyot ne dirige plus la destinée de la compagnie; Pierre Amyot quitte son poste de président et la direction est confiée à des administrateurs. Quatre ans plus tard, en 1977, Dominion Corset devient «Creations Daisyfresh Inc.», puis est rachetée par deux hommes d'affaires montréalais. Une nouvelle stratégie de marketing axée sur les besoins actuels de la femme est mise en place[4]. Finalement, en 1988, l'entreprise qui était toujours restée au cœur du quartier, «la Dominion Corset», est revendue à Canadelle WonderBra et abandonne définitivement ses locaux de la basse ville pour le parc industriel de Ville Vanier.

L'organisation spatiale

On comprendra aisément que près d'un siècle d'existence et d'occupation active contribua à transformer à plusieurs reprises le bâtiment de la Dominion Corset. Maints aménagements et transformations eurent lieu qui ne

2. «Le triomphe de l'industrie québécoise est célébré, hier, d'une façon grandiose», *L'Événement* (Québec), n° 181 (19 décembre 1911), p. 1.
3. *Ibid.*
4. «We know fashion inside out.»

manquèrent pas d'influencer le climat social de la compagnie dont l'objectif, en regard de la production, n'était pas différent des autres entreprises du même type à l'époque. Par la décomposition rationnelle des tâches en une série d'actions, les travailleurs deviennent un rouage d'une organisation complexe, ce qui impose une certaine rigueur dans les relations entre les employés et se traduit parfaitement dans l'organisation spatiale de l'entreprise. Aux yeux de l'ouvrière, chaque étage est un monde en soi, clos, limité à l'espace de travail et au trajet pour s'y rendre, que renforcent les divisions départementales. Une informatrice se rappelle d'ailleurs qu'elle avait peu d'amies parmi les employés de la compagnie, mais qu'elle savait par contre le nom de tous les gens de son département[5].

Les déplacements à l'intérieur de l'entreprise étaient strictement limités et rigoureusement surveillés. L'entrée des employés se faisait par une petite porte donnant accès au boulevard Charest, ouverte le midi[6]. Dès le milieu des années 1960, seule l'entrée sur la rue Dorchester était utilisée. Même le passage de l'extérieur à l'intérieur de la manufacture était fortement hiérarchisé: «Au début, il y avait trois entrées: une pour les gens du bureau, une autre pour les employés sur le boulevard Charest, une pour les gens du 5e sur Sainte-Hélène[7].» Alors que le personnel de bureau disposait d'un vestiaire à l'entrée du bâtiment, les ouvrières se rendaient jusqu'à leur département respectif pour se défaire de leur manteau et de leur sac qu'elles pendaient sur de grands portemanteaux et qu'elles pouvaient surveiller depuis leur table de travail. Dans les dernières années, tout le personnel utilisait le vestiaire du bas[8]. D'ailleurs, dès le milieu des années 1960, seule l'entrée de la rue Dorchester était utilisée[9].

Les relations sociales étaient directement reliées à l'organisation spatiale. En effet, les contacts interpersonnels dépendaient étroitement de la situation des tables de travail[10]. «Quand je suis partie, confie une couturière, ça faisait trois ans que j'étais avec les mêmes compagnes à la même place chaque jour[11].» L'espace ne manquait pas pour circuler[12], encore fallait-il en avoir l'autorisation. «Ça se promenait pas[13]», nous rapporte-t-on. Pour sortir du département, il fallait avoir la permission du chef de la section; un laissez-passer était obligatoire pour sortir de l'édifice, sauf évidemment le midi[14]. La crainte que les supérieurs provoquaient chez les ouvrières interdisait tout déplacement non motivé, mais cette politique avait été mise en place «pour le bien et la protection de chacune», précise-t-on par

5. AFUL, coll. VQ, inf. n° 3
6. AFUL, Coll. VQ, inf. n° 8
7. AFUL, coll. VQ, inf. n° 3
8. AFUL, coll. VQ, inf. n° 19
9. AFUL, coll. VQ, inf. n° 9
10. AFUL, coll. VQ, inf. n° 1
11. AFUL, coll. VQ, inf. n° 14
12. *Ibid.*
13. AFUL, coll. VQ, inf. n° 2
14. AFUL, coll. VQ, inf. n° 7

ailleurs[15]. Même les pauses se prenaient sur place, à l'intérieur du département. Chaque étage, à part le cinquième, était composé de trois départements[16]. On reconnaissait les plus vieux départements à leur plancher de bois et à leurs murs en brique; les plus récents étaient recouverts d'un plancher en tuile[17]. Les ascenseurs étaient réservés au personnel cadre.

Les ouvrières n'avaient pas conscience de l'ensemble de l'entreprise. On le comprend aisément si l'on s'en tient à cette interdiction formelle de se déplacer sans autorisation. La valeur des témoignages dont nous disposons est relative à la position qu'occupait alors l'informateur: il est évident qu'une opératrice dont les déplacements sont très limités n'a pas les mêmes perceptions de l'entreprise qu'un dessinateur, par exemple, ou qu'un membre du personnel de direction. Cette diversité de points de vue en fait tout de même la richesse.

Le produit

On peut lire en 1911 que la compagnie produisait «450 douzaines de corsets par jour, soit neuf corsets à la minute[18]», alors qu'au tout début elle n'en fabriquait que deux douzaines par jour. Dans les années 1955-1960, 600 à 1 800 douzaines de brassières et de corsets sortaient quotidiennement des ateliers de la compagnie[19]. Par la suite, la production devait continuellement baisser. Le corset était véritablement la raison d'être de l'entreprise, même si elle se spécialisa plus tard dans la création et la confection des sous-vêtements féminins en général. Malgré des innovations fréquentes et des succès remarquables, on a pu reprocher à la Dominion Corset d'avoir une vision trop conservatrice du sous-vêtement féminin[20]. Jusqu'à la fin, l'image de la femme modelée par le corset classique est imposée par le président lui-même.

La famille fondatrice

La figure du fondateur est présente dans la mémoire des informateurs. Pourtant, très peu l'ont connu. Ce qui nous pousse à croire que l'on cultivait l'image de celui-ci à l'intérieur de l'entreprise. D'ailleurs son fils, Adjutor, lorsqu'il était président, réunissait à l'occasion son personnel (jusqu'aux contremaîtresses) pour parler de son père et rappeler l'histoire de la fondation de

15. *Ibid.*
16. AFUL, coll. VQ, inf. n° 14
17. AFUL, coll. VQ, inf. n° 8
18. «Un monument de l'industrie à Québec», *La semaine commerciale*, Québec (22 décembre 1911), p. 7.
19. AFUL, coll. VQ, inf. n° 5
20. AFUL, coll. VQ, inf. n° 5

la compagnie. Il insistait sur le fait qu'il s'agissait d'une compagnie canadienne-française mise sur pied par un fils d'agriculteur, preuve qu'un Canadien français, comme on disait à l'époque, pouvait réussir dans le monde des affaires très majoritairement anglophone. On cultivait un sentiment de fierté chez le personnel en utilisant des éléments d'identité (un catholique, un Canadien français, un homme du peuple, etc.) qui faisaient qu'en quelque sorte on pouvait partager la réussite de Georges-Élie Amyot, le fondateur, et, partant, de la compagnie elle-même. Nous sommes en face d'un véritable processus de fabrication d'un personnage légendaire à qui l'on prête des actions qu'il n'a pas vraiment posées, à qui l'on attribue des qualités extraordinaires en tant qu'homme d'affaires, à qui l'on invente une fortune considérable[21].

Selon un informateur, son fils Adjutor a la réputation d'un homme qui «vivait dans les grandeurs[22]». Les ouvrières le craignaient. Il venait souvent les surprendre à leur poste de travail pour vérifier si elles travaillaient. Certaines d'entre elles, lorsqu'elles le rencontraient, n'osaient même pas le regarder et baissaient les yeux «parce qu'il était vraiment le supérieur[23]», nous rapportent-elles. Adjutor aimait par contre se trouver avec les dessinateurs. Il imposait sa vision du «vêtement de base» et tenait à ce qu'elle soit respectée.

Fils d'Adjutor, Pierre sera le dernier représentant de la famille Amyot à la présidence de Dominion Corset. «Monsieur Pierre», comme on l'appellait, se fera connaître pour ses qualités de gestionnaire: il déléguait plusieurs responsabilités à ses collaborateurs les plus proches. C'est également sous sa présidence que se multiplièrent les activités sociales et récréatives (carnavals, quilles, bals, etc.). Par contre, son image fut ternie par les effets de cette nouvelle gestion. Certains employés lui feront porter la responsabilité de la fermeture de la manufacture. La gestion de la compagnie telle que Pierre la pratiquait ne correspondait pas à l'image longuement cultivée du fondateur.

Les ouvrières

Une des caractéristiques de la Dominion Corset était l'emploi d'une nombreuse main-d'œuvre féminine. C'est pourquoi nous nous attacherons davantage à cette catégorie de travailleurs. Le personnel cadre est très majoritairement masculin et il est une extension du président. Il veille au bon fonctionnement de l'entreprise et suit les directives du président: le respect absolu des règles et la qualité irréprochable du produit. Au début des années 1960, la compagnie employaient 1 200 travailleurs dont plus des trois quarts étaient des femmes. Elles entraient jeunes dans l'entreprise, 16 à 18 ans; certaines falsifiaient

21. AFUL, coll. VQ, inf. n° 1
22. AFUL, coll. VQ, inf. n° 4
23. AFUL, coll. VQ, inf. n° 9

même leur âge pour pouvoir être embauchées. La plupart d'entre elles étaient de Québec ou de la région. Les autres étaient originaires de régions beaucoup plus éloignées: de la Beauce ou de la Gaspésie. Elles quittaient leur région parce qu'elles étaient attirées par la ville; elles voulaient échapper à l'emprise familiale et cherchaient une indépendance que seul le travail rémunéré pouvait leur procurer en dehors de la vie religieuse. Elles étaient toutes célibataires et devaient le rester tout le temps qu'elles travaillaient chez Dominion Corset. Ce règlement ne fut abrogé qu'à la fin des années 1950.

La plupart du temps, l'embauche se faisait par des réseaux: soit que l'on connaissait déjà quelqu'un en place dans la compagnie, ou que l'on était recommandé par un notable comme le curé de la paroisse. Celle qui voulait devenir ouvrière devait passer un test de dextérité manuelle à l'aide de ciseaux pour déterminer si elle était gauchère ou non, car les machines à coudre ne pouvaient être utilisées que par des droitières. Les gauchères étaient orientées vers d'autres activités. Une fois acceptée, la jeune femme était prise en charge par une enseignante; plus tard il y eut une table-école pour apprendre son métier et s'intégrer le plus tôt possible à la chaîne de production. Quant aux autres aptitudes, on nous rapporte que: «Pour avoir la paix, on exigeait un minimum scolaire: elles devaient savoir compter parce que celles qui ne savaient pas compter se faisaient voler [des points] par leur voisine; et c'est arrivé plusieurs fois[24].»

Jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, la couturière avait pour tâche de monter la totalité de la pièce de vêtement, d'une brassière par exemple. Elle pouvait donc voir le produit fini, SON produit, et ressentir un sentiment de fierté comme beaucoup d'informatrices l'ont souligné. Avec la création des départements, l'arrivée de nouvelles machines et la mise en place d'une véritable chaîne de production, l'ouvrière n'est désormais affectée qu'à une seule opération de couture: la pose des élastiques, par exemple, ou la reprise d'un revers, etc. Elle perd complètement la vision du produit fini.

Apprivoiser la ville

Nous sommes donc en présence d'un monde de femmes célibataires ayant un minimum d'instruction, soumises à des règlements sévères émanant d'une autorité masculine. Confinée à son lieu de travail, l'ouvrière prend ses pauses sur place et ses déplacements de même que ses sorties à l'extérieur du bâtiment durant les heures normales de travail sont contrôlés. Dans un tel contexte, comment peut-on parler d'appropriation de l'espace urbain? Dominion Corset s'inscrit dans une ville et participe directement ou indirectement à plusieurs fonctions urbaines. Il

24. AFUL, coll. VQ, inf. n° 7

s'agit en quelque sorte de mettre en rapport la fonction de production avec d'autres fonctions urbaines, comme la projection, la circulation, la consommation, l'éducation, la communication, la récréation, l'association, la protection et l'administration. S'il est évident que la Dominion Corset participe aux fonctions de production et de consommation par son produit manufacturé, il n'est pas moins évident que la compagnie, par les hommes et les femmes qui la constituent, joue un rôle dans la dynamisation des autres fonctions qui rythment la vie du quartier et de la ville.

Projection

Les dirigeants de Dominion Corset exploitaient habilement le fait que la compagnie était installée dans la ville de Québec. Des brochures publicitaires inscrivaient l'usine dans un ensemble de monuments particulièrement symboliques comme le Château Frontenac et la porte Saint-Louis, par exemple. Dans son domaine de compétence, l'entreprise participait en quelque sorte à cette tradition de continuité et de stabilité, de vitalité et de créativité qu'on trouvait dans la ville.

Circulation

Le lieu de production, ici Dominion Corset, s'imposait au cœur du quartier Saint-Roch et ne manquait pas de dynamiser l'espace urbain. Beaucoup d'ouvrières logeaient dans le quartier, d'autres au contraire devaient utiliser les transports en commun pour arriver dès 7h45 à leur lieu de travail ou pour le quitter aux environs de 16h30. Les autobus se remplissaient alors du personnel de l'usine. On parle d'une foule humaine qui se précipitait vers les autobus; image, au fond, d'appropriation de l'espace urbain. Certaines utilisaient le covoiturage, mais quoi qu'il en soit, toutes, d'une façon ou d'une autre avaient à composer avec la circulation en ville. On pourrait parler du transport comme la simple utilisation d'intermédiaires pour se déplacer vers un lieu donné, mais dans une relation dichotomique entre institutionnel et personnel, on peut le concevoir comme le lieu privilégié dans lequel s'effectue progressivement le passage du travail à la maison et *vice versa*, tant mentalement que physiquement. Dans l'autobus ou en covoiturage, on rencontre ou on abandonne ses collègues de travail, on quitte progressivement un monde pour pénétrer dans un autre.

Consommation

Au milieu des années 1960, les ouvrières disposaient d'une heure et dix minutes pour dîner, puis, au début des années 1980, on ne leur accordait plus que quarante minutes. Certains membres du personnel utilisaient la cafétéria aménagée au cinquième étage jusqu'à sa fermeture. Il reste que beaucoup d'ouvrières, mais aussi le personnel cadre, aimaient sortir et utilisaient les restaurants du quartier. Tout un monde qui se réunissait, se rencontrait pour se restaurer, pour consommer. Les femmes profitaient de ce temps libre pour aller faire un tour dans les magasins et faire leurs courses après avoir fait une brève halte pour se restaurer. Restaurants et magasins, autant de lieux de consommation qui ne manquaient pas d'être animés par la présence du personnel de Dominion Corset. Tant l'action de consommer que la simple fréquentation des lieux de consommation sont importantes pour le bien-être personnel de l'individu; écoutons l'ouvrière qui nous fait remarquer: «quand même que t'étais pas longtemps, juste le fait que tu sortais ça faisait du bien[25]». La même personne soutient que depuis que la Dominion a fermé, elle ne va plus magasiner dans le quartier et va rarement flâner ailleurs. Le quartier représente en quelque sorte cet espace de liberté qui n'existe pas à l'usine où tout geste est directement imposé par la chaîne de production.

Association

Le cadre institutionnel peut offrir à l'individu un lieu organisé où il partage avec d'autres un ou plusieurs intérêts communs reliés au sport, à la religion, à la culture, etc. Par l'entremise de la Dominion Corset, certaines ouvrières participaient à une vie associative. Des militantes de la Jeunesse Ouvrière Catholique (JOC), travailleuses à l'usine, se regroupaient à l'extérieur pour répondre à leur engagement, puisque ce type de rassemblement était interdit à l'usine. D'autres organisaient des retraites fermées qui, semble-t-il, ont connu un certain succès dans les années 1940. Cette vie associative facilitait sans aucun doute l'adaptation au milieu urbain, par les rencontres que l'on pouvait y faire. Elles permettaient de supporter l'isolement et les dures conditions de travail.

Récréation

Durant la présidence de Pierre Amyot, la compagnie organisait de nombreuses activités récréatives qui, si l'on en croit les informateurs, étaient grandement appréciées par le personnel. Soirées dansantes, couronnement annuel

25. AFUL, coll. VQ, inf. n° 19

d'une reine, ligue de quilles, parties de hockey, courses, joutes de balle molle, autant d'activités dont on nous parle avec enthousiasme. Les vêtements de sport étaient fournis par la compagnie. De son côté, le personnel cadre avait ses propres activités récréatives, comme le badminton au Quebec Winter Club. Quoi qu'il en soit, toutes ces activités étaient autant d'occasions de vivre la ville en profitant de ses infrastructures. Les grandes soirées, comme le couronnement de la reine, étaient organisées au Quebec Winter Club, à l'ancien Colisée, et à la salle des Chevaliers de Colomb du chemin Sainte-Foy; le club des raquetteurs se retrouvait au parc Victoria. D'autres activités avaient lieu au Château Frontenac, au Club de curling sur la Grande-Allée ainsi qu'au Manège militaire. Les employées s'y rendaient avec leur conjoint ou ami participer à des bals.

Protection

La ville a la responsabilité de veiller au bien-être de ses habitants et d'assurer leur protection. On parle de services sociaux, de santé, de police, d'incendie, d'assurance, etc. C'est souvent dans le cadre de leur travail que les citoyens rencontrent cette fonction urbaine importante qu'est la protection, surtout si l'on parle de santé et de services sociaux. Chaque nouvel employé qui entrait à la Dominion Corset subissait un examen médical: examen des poumons, examen de la vue et examen de la peau. Le personnel pouvait également compter sur une infirmière diplômée pour soigner les blessures mineures et veiller à la sécurité au travail. Certaines années, au printemps, il y eut distribution de vitamines C (100 000 par an), des prises de température et, pendant un certain temps il y eut même une distribution gratuite de lait durant les pauses. Les frais dentaires étaient payés aux trois quarts par la compagnie. Il existait également un plan d'assurance pour les employés et un fonds de pension, même si les femmes n'ont eu que tardivement le droit d'y souscrire parce qu'elles quittaient l'usine lors de leur mariage. Le service de prévention des incendies organisait régulièrement des exercices d'évacuation.

Dans les années 1950, l'entreprise prend en charge la protection de ses travailleuses; elle cherche, en tout cas, à s'engager dans certains aspects de la vie à l'extérieur de l'usine. Cet encadrement par la compagnie dépasse largement le milieu de travail. À leur arrivée en ville, les jeunes femmes en provenance de la campagne étaient accueillies par un représentant de la compagnie quand elles n'avaient pas de familles pour les accueillir. On se chargeait de leur trouver une chambre dans des maisons recommandables et sûres. Un certain abbé Ferland avait d'ailleurs fait construire une maison de chambres près de l'église Saint-Roch et y logeait les jeunes femmes qui travaillaient chez Dominion Corset. Certaines ouvrières qui possédaient déjà leur propre maison louaient également une chambre à celles qui venaient d'arriver en ville. Bref, la nouvelle venue n'était

pas laissée à elle-même. L'entreprise était pour elle un moyen d'apprivoiser la ville.

Communication

On pourrait parler aussi de communication, surtout si l'on tient compte de la publicité que la Dominion Corset faisait de ses produits dans la presse. On sait le rôle important que joue les réseaux de communication dans notre monde, et principalement en ville, à savoir la radio, la télévision, le courrier, la presse, le livre, le téléphone, les lieux même de la communication. La compagnie fut particulièrement dynamique dans ce domaine. Elle avait surtout recours à la publicité dans les journaux et dans les revues. Les messages vantaient tout autant le confort des vêtement de base que la séduction qu'exerçait le corps revêtu d'un produit de Dominion Corset.

À la Dominion Corset, la communication interpersonnelle était tout simplement proscrite, en dehors des dix minutes de pause et de l'heure du dîner. Par ailleurs, un journal d'entreprise, *CanCan*, fut publié de 1953 à 1957; il fut alors remplacé par Reflets, dont la publication se prolongea jusqu'en 1970.

Une innovation surprenante toutefois: la musique. La compagnie avait en effet installé des haut-parleurs pour que les ouvrières puissent écouter de la musique tout en travaillant. La musique était celle de l'époque. À une certaine heure de la journée, la musique était plus rapide et produisait un effet sur la cadence du travail. Les buts visés de l'entreprise étaient d'ordre pratique. Il reste que la musique exerçait une fonction culturelle qui imperceptiblement inscrivait l'auditrice captive dans le courant des modes et des rythmes de son temps.

Éducation

Il est vrai que la Dominion Corset utilisait au maximum ses propres ressources pour éviter à l'ouvrière de se tourner vers l'extérieur. Pourtant, il n'est pas une fonction urbaine qui n'ait de rapport avec l'entreprise. On demandait à l'ouvrière d'avoir un minimum d'instruction; l'entreprise exigeait néanmoins de ces femmes qu'elles sachent écrire et compter. L'éducation, par les écoles techniques, les couvents, les collèges et autres institutions, participait au succès de l'entreprise. Le dessinateur, l'électricien, l'infirmière, le comptable, etc., tiraient tous leur formation d'une institution extérieure à l'entreprise. C'est en ville que l'on retrouvait les lieux de formation où furent formés les ouvriers spécialisés. Par contre, la Dominion Corset fut aussi un lieu de formation non seulement pour ses propres besoins, mais également pour répondre aux exigences de son environnement extérieur. En effet, une dizaine d'années avant sa fermeture,

et à la demande d'Emploi et Immigration Canada, la Dominion formait à la couture des jeunes femmes immigrées pour que celles-ci puissent se trouver plus facilement un travail.

Conclusion

L'image de l'entreprise dominée par la seule figure de l'entrepreneur — renforcée par celle du fondateur, dans le cas de la Dominion Corset — doit être dépassée pour découvrir celle d'un groupe, d'une société en devenir. Inscrite au cœur du monde urbain, elle habite l'ensemble du corps social et institutionnel: il faut voir là une des conditions de son succès. L'originalité d'une démarche proprement ethnologique dans un contexte entrepreneurial tient aux informations recueillies directement auprès de ceux et de celles qui font et vivent l'entreprise; elle nous éclaire sur des aspects qui autrement seraient passés inaperçus. On peut bien reconnaître une forme, une nature commune à l'ensemble des entreprises du même type que celle de la Dominion Corset, il reste que chacune d'entre elles doit tenir compte du milieu à l'intérieur duquel elle s'est développée, du corps social qui la constitue, de l'histoire, de la culture et de l'identité dont elle est porteuse, pour être à même de répondre efficacement aux exigences de la modernité, à la concurrence, à l'ouverture des marchés, bref, au changement. Elle tient son efficacité de son ancrage dans la réalité sociale et contemporaine qui est la sienne. La seule volonté patronale ne suffit pas. Ce qui intéresse en tout premier lieu l'ethnologie tient des personnes qui rendent possible cette dynamique interne propre à l'entreprise. Pour l'ethnologue, chaque entreprise représente un monde en soi qu'il s'agit de pénétrer au travers des gens qui la composent, la vivent et la font vivre.

Une entreprise comme Dominion Corset n'était pas qu'un simple lieu de production. Nous avons brièvement montré comment elle a participé étroitement à la dynamisation des pratiques urbaines. Elle a défini les règles de qualification, de communication, de formation, de protection sociale, de loisirs, etc., qui la mettait en rapport d'interdépendance avec les institutions extérieures comme l'école, la sécurité sociale, les lieux associatifs, récréatifs et autres.